

APERÇU

N° 133.

SUR

LE CLIMAT ET LES MALADIES DE CAYENNE,

SUIVI

DE L'HYGIÈNE A OBSERVER A LA GUIANE ;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 21 juin 1831, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine ;*

PAR ALEXANDRE SÉGOND, de Brest ,

Département du Finistère ;

Chirurgien de la marine, de deuxième classe ; Bachelier ès-lettres de
la Faculté de Paris.

L'esprit d'observation nous fournit la connaissance
historique, et le génie la connaissance philosophique.

ZIMMERMANN, Traité de l'expérience.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1831.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.

MESSIEURS

Anatomie.....	CRUVEILHIER.
Physiologie.....	
Chimie médicale.....	ORFILA.
Physique médicale.....	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale.....	RICHARD.
Pharmacologie.....	DEYEUX.
Hygiène.....	DES GENETTES, <i>Examineur.</i>
Pathologie chirurgicale.....	{ MARJOLIN.
	{ CLOQUET.
Pathologie médicale.....	{ DUMÉRIL, <i>Examineur.</i>
	{ ANDRAL, <i>Examineur.</i>
Pathologie et thérapeutique médicales.....	BROUSSAIS, <i>Président.</i>
Opérations et appareils.....	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale.....	ALIBERT.
Médecine légale.....	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés.....	MOREAU.
	{ LEROUX.
Clinique médicale.....	{ FOUQUIER, <i>Suppléant.</i>
	{ CHOMEL.
	{ BOYER.
Clinique chirurgicale.....	{ DUBOIS.
	{ DUPUYTREN.
	{ ROUX.
Clinique d'accouchemens.....	

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MESSIEURS

MESSIEURS

BAUDELOQUE.	DUBOIS.
BAYLE.	GERDY.
BERARD.	GIEERT, <i>Suppléant.</i>
BLANDIN.	HATIN.
BOUILLAUD.	LISFRANC.
BOUVIER.	MARTIN SOLON.
BRIQUET.	PIORRY.
BRONGNIART.	ROCHOUX, <i>Examineur.</i>
COTTEREAU.	SANDRAS.
DANCE.	TROUSSEAU, <i>Examineur.</i>
DEVERGIE.	VELPEAU.
DUBLED.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MONSIEUR

DE SAINT-HILAIRE ,

Commissaire-général de la marine; Maître des Requêtes; Directeur
de l'administration des Colonies.

*Comme un témoignage de ma gratitude et de mon entier
dévouement.*

A. SÉGOND.

APERÇU

SUR

LE CLIMAT ET LES MALADIES DE CAYENNE ,

SUIVI

DE L'HYGIÈNE A OBSERVER A LA GUIANE.

SECTION PREMIÈRE.

Topographie.

LA Guiane est cette belle partie de l'Amérique méridionale comprise entre l'Orénoque et l'Amazone ; son littoral, que baigne l'Océan Atlantique, présente un développement de trois cents lieues, distance qui sépare les deux grands fleuves que je viens de nommer et qui sont mis en communication par le Rio-Negro, dont le cours semble indiquer naturellement les limites de ce pays du côté de l'intérieur. C'est là que l'Angleterre, la France, le Portugal et la Hollande font, avec des succès variés, des tentatives de colonisation. La partie que nous y occupons est bornée au N. par la mer, à l'O. par le Marony ; vers le S. E., la ligne de démarcation qui doit la séparer de la Guiane portugaise n'est point encore exactement déterminée.

La configuration du sol fait qu'on divise la Guiane en Haute et Basse : cette dernière est la partie comprise entre le littoral et les premiers sauts ; une zone de palétuviers, offrant de deux à quatre lieues de profondeur, en borde les côtes. Le terrain est plat et en grande

partie formé d'alluvions, qui, présentant par le mécanisme de leur formation une déclivité marquée des points récemment émergés vers les terres primitives, forcent les eaux pluviales à y séjourner, ainsi que celles versées par les fleuves nombreux qui parcourent ce pays, d'où résultent une infinité de lacs qui donnent à la Guiane cet aspect éminemment aquatique. C'est dans les terres alluvionnaires de nouvelle formation qu'on rencontre ces savanes treublantes qui ont plus d'une fois englouti le voyageur. Quant aux montagnes isolées que présente cette partie, beaucoup de raisons géologiques, savamment exposées par M. *Noyer*, portent à les considérer comme des îles de l'Océan que des atterrissemens successifs ont fini par lier entre elles. Telle n'est cependant pas l'opinion de MM. *Malouet* et *Moreau de Jonès*, qui les regardent comme ayant été produites par des puissances volcaniques, quoique aucun fait bien observé n'atteste que des embrasemens souterrains se soient jamais manifestés dans ces contrées.

La Haute-Guiane est celle qui s'étend des premiers rapides, distans d'environ quinze à vingt lieues de l'embouchure des fleuves, jusqu'au Rio-Negro; des chaînes de montagnes parallèles entre elles la sillonnent dans une direction E. et O., c'est à dire perpendiculaire à celle des rivières, qui, presque toutes, coulent du S. vers le N. Plus on s'approche des points culminans des Andes, plus ces chaînes parallèles présentent d'élévation; ce sont elles qui, en traversant les fleuves, y forment ces immenses cataractes dont la hauteur prodigieuse rend si difficile et si périlleuse la navigation intérieure de ce pays.

Comme ce n'est point une topographie médicale que j'ai entrepris de tracer ici, il me suffira d'esquisser à grands traits la superficie des lieux pour apprécier leur influence sur le climat, but plus spécial de l'étude qui doit éclairer l'étyologie des maladies qu'on y observe, et conduire à la connaissance des moyens hygiéniques propres à les éviter.

Cependant, avant d'en venir à l'exposition des phénomènes météorologiques, nous arrêterons nos regards sur la capitale de la Guiane française.

L'ancienne *Muccombro*, ainsi nommée par les aborigènes, ou l'île de Cayenne, est située par 4 deg. 6 m. de latitude boréale et par 54 deg. 35 m. de longitude occidentale; elle a environ sept lieues du N. au S., quatre de l'E. à l'O., et dix-huit dans son contour. Pour la comparer à quelque point connu de notre belle France, je ferai remarquer que dans sa configuration elle se rapproche assez de celle de la Camargue, formée par le Rhône. Elle est bornée au N. par la mer, au S. E. ce sont les rivières de Cayenne et d'Oyac; une branche de cette dernière et de l'Orapu l'isolent du continent, dans lequel elle est cependant comme enclavée; situation géographique qui la fait nécessairement participer du climat de la Guiane.

Découverte, l'extrémité septentrionale de l'île est la plus élevée, la mieux cultivée et par conséquent la plus salubre; c'est aussi de ce côté que gisent les plus hautes montagnes de son territoire. La partie méridionale est basse, entrecoupée de savanes noyées et presque entièrement couverte de palétuviers.

Située dans le N. de l'île, la ville de Cayenne, d'un aspect assez morne du côté de la mer, présente, envisagée de la campagne, un tableau plus riant et plus pittoresque. Elle est assise sur une base inégale, inclinant vers le S.; le terrain en est granitique et sablonneux. Autrefois, circonscrite par un rempart non revêtu, dont la dernière trace vient de s'effacer au profit de son embellissement et de sa salubrité, cette cité, entourée d'un fossé marécageux, était le lieu le plus malsain de la colonie. Les maisons qui datent de cette époque, coiffées d'une immense toiture, dont la chute rapide vient obscurcir les appartemens, en les privant d'air, n'offrent aucune commodité intérieure. — Les rues de l'ancienne ville sont tortueuses, d'un plan inégal et d'une situation respective peu propre à la circulation et au renouvellement de l'air. Il est heureux que l'élévation du sol corrige ce que la disposition des rues présente de vicieux sous le rapport sanitaire.

Aujourd'hui que les remparts n'existent plus, que l'ancienne ville s'ouvre sur la savane et se continue avec la nouvelle par de larges

carrefours, cette cause d'insalubrité a disparu, comme celle qui résultait du croupissement des eaux pluviales mélangées à celles de la mer, sur les points déclives du fossé de fortification.

La portion de la ville située sur une de ces vastes pelouses, qu'on nomme *savanes* en Amérique, présente des rues bien ouvertes et tirées au cordeau. Les maisons, d'une construction agréable à l'œil, et d'une meilleure distribution que les premières, sont séparées par des cours spacieuses et de jolis jardins; la plupart, entourées de larges galeries, ont un aspect vraiment colonial, et qui séduit l'arrivant.

La ville, ainsi bâtie, s'étend d'avantage de l'E. à l'O., que du N. au S. ; sa perspective intérieure présente quelques points de vue assez agréables, quoique peu animée par une chétive population, dont la plus grande partie se compose de gens couleur. Depuis quelques années, on s'attache à niveler le sol, à le dessécher sur plusieurs points, soit en comblant des excavations, soit en pratiquant des canaux d'irrigation; et il est permis d'espérer que l'esprit de sollicitude et de philanthropie qui dirige avec tant de zèle des travaux si utiles, les conduira à leur dernier degré de perfection. C'est pour atteindre ce but important d'hygiène publique qu'on s'est attaché à faire disparaître la dernière courtine des anciens remparts, et à combler avec ce terre-plein le cloaque qui l'avoisinait naguère encore. C'est aussi pour obtenir le même résultat qu'on verra bientôt s'élever de belles allées de tamarins qui, en ombrageant l'ardente savane, ajouteront à la salubrité de la ville, dont la partie la plus élevée, recevant avec abondance les vents d'E. et de N., est beaucoup plus salubre que le côté regardant au S., moins ventilé, et où le terrain, plus bas, et par conséquent plus humide, offre des conditions moins favorables.

Cayenne est baignée au N. et à l'O. par la mer; au S., elle est ceinte par la crique Laussat, tandis qu'à l'E. elle confine au cimetière, et a un terrain inculte, couvert de lianes et d'arbrisseaux. Les montagnes de Montabo, Bourda, Mont-Joli, Baduel, des Tigres et de Mahuri, qui, par leur proximité, peuvent exercer quelque influence sur la ville, restent dans l'E. de cette dernière. — Les vallons qui

les séparent fournissent d'opulentes récoltes, et les vents qui, les ayant traversés avec impétuosité, passent ensuite sur la ville, n'y exercent qu'une influence aussi agréable que salulaire.

Les eaux de puits sont les seules dont use la population; il en est de bonnes et d'autres plus ou moins saumâtres; la source d'eau vive la plus voisine, étant à une demi-lieue de la ville, les opulens seuls en font un usage journalier.

Terminant ici la description succincte des lieux, j'envisagerai maintenant les élémens consécutifs du climat.

SECTION DEUXIÈME.

Climatologie.

La température, comme on le prévoit, serait fort élevée sous une telle latitude, si des circonstances opposées à la production de la chaleur ne se rencontraient par les mêmes parallèles : aussi verra-t-on bientôt que les vents d'E. et de N. soufflent avec violence à la Guyane, en même temps que des fleuves nombreux en parcourent le sol, couvert d'immenses forêts.

Au lever du soleil, le thermomètre est, en été, à 21 degré (R.); à midi, il en marque 26, rarement 27 ou 28; et du coucher de l'astre jusqu'au milieu de la nuit, il est assez fixe à 22, instant où il descend progressivement à 19 ou 18.

En hiver, la variation diurne se maintient entre 18 et 24 degrés. Ainsi donc, la chaleur n'offre que des différences peu sensibles, puisque dans le cours de l'année la température méridienne ne varie que de 3 à 4 degrés.

Relativement aux localités, je dois faire observer que les extrêmes en sont beaucoup plus marqués sur le continent que dans l'île; là, et surtout dans les lieux bas et entourés de forêts qui s'opposent à la circulation de l'air, le thermomètre dépasse fréquemment 29 degrés à midi, comme il y descend aussi à 15 au point du jour.

Quant à la lumière, il suffit de rappeler que sous la ligne équinoxiale les jours sont constamment égaux aux nuits, et qu'elle riva-

lise d'intensité avec le calorique pour l'accroissement prodigieux des êtres variés qu'on y observe.

Quoique l'atmosphère de cette contrée soit fort humide, l'électricité y manifeste sa présence par des phénomènes sensibles sur les corps organisés; mais son développement, que favorise l'élévation de température, ne va jamais jusqu'à produire ces terribles ouragans qui, en ravageant les Antilles, contribuent sans doute aussi à y augmenter l'intensité des causes morbifiques.

L'observation ayant prouvé que l'état hygrométrique de l'air est en raison directe de la chaleur, on prévoit d'avance que l'humidité doit être considérable à la Guiane, où la force expansible du calorique agit sur un si grand nombre de lacs et de rivières. Aussi les calculs ont-ils démontré qu'il tombe 120 pouces d'eau sur les côtes, et une plus grande quantité encore dans l'intérieur du pays.

Peu jaloux de reproduire ici les idées théoriques qui ont été émises sur la cause des vents-alisés entre les tropiques, je dirai seulement que sur les côtes de la Guiane le vent souffle de l'E. pendant tout l'été; les variations observées à cette époque de l'année se maintiennent entre le N. E. et le S.; le vent se fixe-t-il à ce dernier rhumb, ce n'est que le matin ou le soir, et toujours d'une manière très-éphémère. En hiver, il varie du N. au S., en passant par l'E., et donne alors dans cette direction avec assez de constance depuis janvier jusqu'en avril; passe-t-il au S. ou au S. E., c'est au lever ou au coucher du soleil, mais sans offrir jamais la moindre intensité. Ajoutons qu'à cette époque les vents ne présentent pas la même régularité qu'en été et que c'est par rafales qu'ils se font sentir. Ceux de l'E. et de N., qu'on nomme *brises* dans le pays quand ils sont faits, sont dans leur plus grande force de huit heures du matin à quatre heures de l'après-midi. Ce n'est que dans les temps orageux qu'on voit quelquefois, mais pour de courts instans, le vent varier du N. au S. en passant par l'O.

L'air est donc agité dans la direction la plus favorable à la salubrité; car s'il en affectait une autre, il n'est pas douteux qu'ayant passé

sur l'intérieur des terres, où se dessèchent en été tant de lacs et de savanes noyées, il n'exerçât l'influence la plus fâcheuse sur l'économie animale.

Après avoir envisagé les divers éléments du climat, nous diviserons l'année en deux saisons, dont la distinction n'est établie que par le contraste du sec à l'humide.

C'est vers la fin de la première quinzaine de juillet que l'été commence ; à dater de cette époque, il ne tombe plus une seule goutte d'eau jusque vers la fin d'octobre, où quelques grains passagers annoncent les pluies abondantes, dont la permanence s'établit en décembre. Pendant l'été, une évaporation des plus actives tarit avec rapidité ces lacs nombreux, qui naguère couvraient la Guyane, et l'on voit apparaître, sous l'influence des exhalaisons qui en résultent, les maladies les plus redoutables de ce climat. Alors aussi le sol, fortement échauffé, se fendille à une grande profondeur ; et ce beau relief de végétation que l'œil contemple avec tant de plaisir dans les climats brûlans a considérablement perdu de son éclat. Toute la création participe à ce dépérissement, et finirait par s'éteindre, si le cours d'une pareille saison se prolongeait encore de quelques mois. Les herbivores surtout ont considérablement à souffrir. Quoiqu'il en soit du résultat plus ou moins fâcheux d'une pareille sécheresse, l'air est incessamment rafraîchi par un vent d'est, dont l'action immédiate procure une sorte de volupté. Aussi le père l'Abbat a-t-il dit de Cayenne : « Cette île est la plus agréable et la plus tempérée qui soit au monde ; il n'y a qu'à se mettre à l'ombre ou s'exposer au vent pour jouir d'une fraîcheur salubre. »

Comme nous venons de l'exposer, l'année se compose de deux saisons principales, dont l'une dure de sept à huit mois et l'autre de quatre à cinq. Vers le milieu de la première, il y a un intervalle de beau temps appelé *le petit été* ou *l'été de mars*. Les mois où il pleut d'avantage sont ceux de janvier, février, avril et mai : dans ce dernier, une pluie fine, presque continuelle et entremêlée d'avalasses, a reçu le nom de *poussinière*. Le mois de juin et la première quinzaine de

juillet , n'étant ni trop secs ni trop pluvieux , forment la seule époque de l'année que l'on puisse comparer au printemps.

Hors la transition du sec à l'humidité , une extrême monotonie règne dans les phénomènes météorologiques ; la température , la longueur des jours , la direction des vents sont presque invariables ; les productions du sol , pour ainsi dire , constantes. Une plus grande quantité d'eau ranimant la végétation , contraste seule avec ce qu'on pourrait appeler l'*apathie de la nature* , si , malgré ce peu de changemens journaliers apparens , on ne la voyait activer tous les actes de la création , et produire en ce genre les phénomènes les plus étonnans. C'est-là que le zoologiste est entouré d'immenses richesses , et peut faire à chaque instant de curieuses découvertes.

Pour résumer la nature et l'influence générale du climat de la Guyane sur notre économie , nous devons le considérer comme réunissant à un haut degré les conditions d'humidité et de température les moins favorables à l'organisme. De plus , ce peu de transitions dans les phénomènes généraux de l'atmosphère , qu'on est d'abord porté à envisager comme propre à maintenir la santé , présente bien cet avantage sous le rapport de ces bénignes affections catarrhales si communes dans les pays tempérés ; mais si , d'un côté , les maladies accidentelles légères sont rares à Cayenne , à la faveur de ce peu de causes morbifiques brusques et instantanées ; en revanche , bon nombre d'affections graves finissent par atteindre tout individu peu observateur des lois de l'hygiène. Pour compléter l'opinion que nous devons avoir sur l'influence de ce climat , relativement à son degré de salubrité , sachons qu'on peut l'affronter sans crainte et sans danger en évitant de s'y livrer à tout excès , et de déferer dans ses habitudes aux usages qui , là comme dans la plupart des colonies , semblent y avoir été établis pour détruire plus directement la santé que les causes générales qu'on ne cesse d'accuser d'une manière exclusive. Mais ne bornons pas ici nos remarques , et tâchons , sans dépasser les limites ordinaires d'une dissertation inaugurale , d'ébaucher l'étude physiologique de l'acclimatement , phénomène appré-

ciable dans ses effets , mais obscur dans son mécanisme vital , si l'on ne passe l'expression. En effet , la physique , la chimie et la physiologie donnent-elles la solution d'un problème aussi compliqué ?

Il suffit d'énoncer cette proposition pour s'apercevoir de suite qu'on est réduit à de simples conjectures , et qu'à moins de se payer de prétentieuses hypothèses , il faut convenir que nous ne possédons aucun moyen d'investigation propre à nous faire connaître en quoi consistent les changemens moléculaires qui s'opèrent dans notre économie , soumise à des conditions générales plus ou moins différentes de celles qui la régissent habituellement.

Ainsi donc , pour apprécier rigoureusement les mutations interstitielles que des agens physiques opèrent dans l'organisme vivant , il nous faudrait connaître la nature intime de ces agens eux-mêmes , et leur influence sur les corps organisés , moins soustraits à leur action qu'on ne le pense généralement.

La chimie animale parviendra-t-elle jamais à nous faire connaître en quoi consistent matériellement les plus légères modifications dont nos solides et nos fluides sont susceptibles , alors qu'ils sont encore sous l'empire de la vie ? Il ne saurait en être ainsi , attendu que là où le mouvement vital préside l'affinité ne saurait intervenir.

La physiologie , quoique moins exacte et moins mathématique par elle-même que les deux sciences dont je viens de faire l'application au sujet qui nous occupe , me semble fournir des inductions plus positives et plus étendues. Cependant sachons reconnaître les bornes de ses moyens d'analyse , et ne confondons pas , dans l'étude que nous avons entreprise , l'*action organique* avec les actes vitaux qu'on nomme *fonctions* : ces derniers seuls , se prêtant à notre investigation , je ne chercherai point à approfondir l'action moléculaire , qui constitue la vie propre des tissus. Contentons-nous de pénétrer , s'il se peut , les modifications opérées dans le rythme fonctionnel de nos organes sous les conditions générales que nous avons déterminées.

Digestion. En suivant l'ordre physiologique , au premier rang viennent se placer les fonctions digestives, qui, plus que toutes les autres, sont profondément modifiées sous l'influence de la chaleur humide. Sans passer en revue toutes les sensations qui s'y rattachent ; je ferai seulement observer que le sentiment de la soif a pris plus d'empire , et que le désir des alimens solides s'est de beaucoup affaibli ; non-seulement il s'est affaibli , mais la débilité gastrique qui l'accompagne dispose à l'usage des excitans les plus énergiques , en même temps qu'ils sont les moins nutritifs. Sans pousser plus loin cette analyse de phénomènes sensibles et appréciables, le physiologiste ne prévoit-il pas des changemens aussi profonds qu'étendus, non-seulement dans l'acte digestif , mais encore dans toutes les fonctions végétatives qui lui sont subordonnées ? Une moindre quantité de matériaux alibiles étant élaborés par les organes principaux de la chylose , saurait-elle maintenir l'équilibre entre les lois de combinaison et de décombinaison qui constitue la nutrition ?

Circulation. Les organes qui président à l'oxygénation du sang , en précipitant leur action sous une telle influence , élaborent moins parfaitement le gaz vivifiant , et distribuent aux organes un fluide moins stimulant et moins réparateur.

Respiration. La chaleur , en dilatant le fluide atmosphérique , et l'humidité , en le rendant plus rare encore , diminuent la quantité d'oxygène qu'il présente sous un volume donné ; ce qui le rend moins propre au phénomène de la respiration , source première d'énergie pour l'ensemble de l'économie.

Nutrition. Cette fonction , se confondant avec l'action moléculaire des tissus , ne saurait être approfondie dans son mécanisme le plus intime ; ainsi , qu'il me suffise d'en constaier ici le résultat , qui , comme je l'ai dit plus haut , est caractérisé par une assimilation moins abondante de molécules réparatrices.

Sécrétions. Ce n'est pas sous le rapport d'une altération réelle des fluides animaux que je dois analyser ici les sécrétions, puisque la modification qui constitue l'acclimatement n'est point un état pathologique. La quantité absolue et relative des liquides sécrétés, voilà le point de vue sous lequel il faut envisager cette partie de notre investigation : ainsi donc, sans m'arrêter à l'idée que le sang est la source primitive de toute altération des fluides qui en émanent, ni à l'opinion que ces derniers ne peuvent être modifiés dans leur composition que par les organes qui *semblent* les engendrer, je me bornerai à faire remarquer l'abondance des excrétions cutanées, la diminution sensible et relative survenue dans les sécrétions muqueuses, en vertu de cette loi de balancement qui régit la corrélation établie entre les enveloppes interne et externe de presque tous les animaux.

Le rein, qui supplée aussi aux fonctions sécrétoires de la peau, ne fournit plus qu'une petite quantité d'urine, privée en grande partie de la sérosité abondante qui est un des caractères chimiques de ce fluide, sous des influences opposés à celles dont j'étudie les effets.

Relativement à la sécrétion biliaire, on l'a dit accrue dans les pays chauds; ce qui semble démontré par la prédominance du tempérament hépatique chez les méridionaux, et la fréquence des affections du foie dans ces régions que le soleil inonde de calorique et de lumière.

Quant à l'élaboration des autres fluides de l'économie, comme elle ne peut exercer qu'une influence médiocre sur l'ensemble de l'organisme, je puis me dispenser d'en parler, me réservant, pour ce qui concerne la sécrétion séminale, d'en dire un mot à l'occasion des fonctions qui président à la reproduction de l'espèce. Les sécrétions, considérées sous le rapport de l'influence asthénique, doivent-elles être prises en considération? La loi de compensation qui semble les régir dans toutes leurs transitions permet-elle d'admettre que l'extrême prédominance des humeurs cutanées et du fluide hépatique soit une cause débilitante? Penchant pour l'affirmative, je vois encore ici un motif d'affaiblissement pour l'économie tout entière.

Les sympathies. Ces voies rapides et peu connues de communication, non-seulement pour tous les points d'un même système, mais encore pour des organes que rien ne semble rapprocher, ne doivent-elles pas être fortement modifiées par les changemens que nous avons vu s'opérer dans l'organisme? Quel physiologiste, appréciant l'exaltation du système nerveux sous l'influence des causes que nous venons d'envisager, ne prévoit qu'il doit en résulter les irradiations les plus vives et les plus étendues d'un appareil organique à l'autre!

Une telle exaltation vitale peut-elle compenser cette sorte d'inertie qui doit résulter des causes précédemment analysées, ou doit-elle, au contraire, fatiguant les rouages de la machine, en diminuer la force et l'énergie? La réponse ne saurait être absolue dans un sens ni dans l'autre. En effet, la suractivité du système nerveux a bien évidemment pour résultat d'accroître *momentanément* la *vigueur*, ou mieux, l'*exercice* de nos organes; mais sa puissance, quand elle dépasse un certain degré et qu'elle devient en quelque sorte insolite, replonge bientôt l'organisme dans la langueur et l'affaissement, ce qui nous porte encore à considérer l'exaltation nerveuse qui se développe sous le climat de la Guiane comme une cause d'asthénie.

Sensations. Exaltées de douleur et de plaisir, profondes et étendues, elles sont tantôt sollicitées avec excès, tantôt redoutées avec la plus grande pusillanimité par l'homme en qui prédomine le degré d'innervation que j'ai dit être un des effets de ce genre d'acclimatement. Que résulte-t-il d'agressions aussi vives pour l'économie? Faiblesse et mobilité, disposition qui nous rend si impressionnables.

Fonctions intellectuelles. Le cerveau est-il excité ou partage-t-il l'état de langueur générale? Telle est la double question qu'on peut s'adresser, si l'on a présent à l'esprit les faits contradictoires sur lesquels semblent d'abord s'appuyer l'une et l'autre opinion. En effet, étudiant les phénomènes de l'intelligence, on voit contraster le manque d'énergie morale habituelle avec une opiniâtreté de volonté et une

impétuosité de désirs peu communes aux individus soumis à l'influence bienfaisante d'une température moyenne ; de même que si la subtilité métaphysique manque quelquefois, une vivacité d'esprit extraordinaire vient surprendre le psychologue. Mais , devant tenir un compte plus spécial de l'état permanent de l'organe intellectuel que des phénomènes transitoires qui en émanent , nous dirons que l'extrême humidité de l'atmosphère , en relâchant la fibre cérébrale , la prive du ressort si parfait dont elle jouit dans les climats où la chaleur n'est point unie à un excès de vapeurs aqueuses ; le sang , abondamment dirigé vers l'encéphale , sous l'empire d'une température élevée , y stagne pour ainsi dire quand elle devient humide , et maintient cet organe dans un état de congestion torpide et non d'exaltation lucide ; ce qui fait que le repos accordé par les libéralités de la nature , sous ce climat trop énervant , ne tourne nullement au profit de l'esprit , et que la contemplation philosophique , première jouissance des peuples méridionaux , n'est point une ressource morale bien précieuse pour l'habitant de la Guiane.

Locomotion. Si des fonctions cérébrales nous passons à la locomotion , nous jugeons que le mouvement n'est pas moins ralenti que les actes de l'intelligence , et l'on voit encore de nos jours le Créole et et même l'Européen naturalisé par l'acclimatement , réclamer l'intervention d'un esclave pour toutes les choses qui l'obligeraient à se mouvoir ; cette inertie , dans laquelle on finit par se complaire , quelles que soient les habitudes antérieures et l'éducation qu'on ait reçue , en exaltant la sensibilité au plus haut degré , déprave l'homme au physique comme au moral.

Phonation. La voix , cette fonction de sympathie et de relations variées est elle-même diminuée par le relâchement des cordes vocales sous l'empire de l'humidité atmosphérique , et cet effet , pour ainsi dire instantané , procure le plus grand étonnement aux nou-

veaux débarqués, parmi lesquels ceux qui aspirent à une réputation de virtuoses sont cruellement déçus.

Génération. Sans étendre davantage cette investigation physiologique, disons que l'influence du climat, relativement aux fonctions reproductrices, est relative à l'époque de l'année où elle s'exerce sur l'économie. En effet, les facultés génésiques, qu'on croit toujours si actives entre les tropiques, diminuent sensiblement alors que l'atmosphère est surchargée d'humidité, comme cela a lieu à la Guiane pendant sept à huit mois sur douze, tandis qu'elles présentent une intensité remarquable sitôt que la chaleur l'emporte sur l'état hygrométrique de l'air. En même temps que la tendance à l'acte reproducteur augmente d'énergie, l'ensemble des autres fonctions reçoit la même impulsion, et ce que nous avons appelé la *saison sèche*, est l'époque de l'année où l'on se sent le moins opprimé par les causes épuisantes qui vous environnent, et dont l'effet général doit maintenant fixer notre attention.

On sait que l'industrie de l'homme lui permet de vivre sous toutes les latitudes, mais que cette faculté distingue plus particulièrement celui des régions tempérées, ce qui fait que les nations habitant entre les 30°. et 50°. degrés de latitude sont plus cosmopolites que celles qui vivent sous les cieux brûlans des tropiques ou près des glaces polaires. Les causes différentielles d'une pareille aptitude entre ces différens peuples sont trop bien connues pour qu'il en soit ici question, et il nous suffit d'étudier l'influence du climat de la Guiane sur l'habitant des pays tempérés. Quelle que soit la flexibilité d'organisation qui distingue cet homme éminemment privilégié, les modifications qu'il éprouve sous la zone torride ne s'effectuent pas sans exercer une influence directe sur sa constitution, comme nous l'avons vu plus haut; en effet, peut-il quitter les lieux où de fréquentes transitions, corrigeant incessamment l'influence des extrêmes, le maintiennent dans un parfait équilibre, sans éprouver, de l'uniformité

de température et des autres élémens consécutifs d'un nouveau climat des altérations plus ou moins sensibles sous le double rapport du physique et du moral? Ce résultat est de remarque constante, et l'on voit s'opérer, d'une manière plus ou moins rapide, une infinité de changemens constitutionnels chez l'Européen récemment exposé à l'influence énervante de l'humidité et des chaleurs équatoriales; Alors qu'il débarque à la Guiane, le coloris de sa physionomie, la richesse de sa constitution, et plus encore la vivacité de son caractère, n'ont rien qui le rapproche du créole ni de l'étranger acclimaté; mais il ne tardera pas d'en offrir bientôt le type caractéristique, et, après une maladie, ou même sans l'avoir essuyée, il deviendra en tout semblable au naturel du pays. Si quelques exceptions s'observent à cet égard en faveur des plus robustes, ces mêmes individus doivent plus redouter la gravité des maux qui les atteignent que ceux qui ont subi progressivement le phénomène de l'acclimatement, chez ceux-ci, selon l'opinion des humoristes, le levain morbifique s'étant graduellement éliminé au lieu de manifester son existence par une explosion plus ou moins subite. Cette explication, toute ontologique, ne saurait être admise de nos jours, où l'on se borne à penser : qu'à mesure que l'étranger se naturalise, il voit seulement diminuer en lui cette prédisposition à ressentir l'influence des causes morbifiques auxquelles il est venu se soumettre, et dont l'action prolongée a pour résultat définitif d'assimiler à tel point sa constitution à celle du créole, qu'il a désormais plus à redouter de son climat natal que de celui sous lequel il s'est si profondément modifié. Avant d'acquérir ce degré de tolérance pour les agens qui naguère menaçaient sa vie, il éprouve de leur part des chocs plus ou moins violens, et c'est sur les altérations morbides qui en résultent que nous jeterons un coup-d'œil rapide, afin de ne pas entreprendre l'étude de l'hygiène sans une connaissance au moins superficielle des maladies qu'on observe à la Guiane.

TROISIÈME SECTION.

Pathologie.

Ici s'offrirait à l'observateur un champ vaste et fertile, s'il s'agissait de signaler toutes les modifications que les influences locales impriment aux maladies ; mais dans la simple énumération de ces dernières, sa tâche n'est pas aussi étendue que s'il avait à parcourir tout le cadre nosographique des affections communes aux climats tempérés ; en effet, à la Guiane, l'intensité tient lieu du nombre ; et, pour ne citer que peu d'exemples à l'appui de cette opinion, nous ne signalerons seulement ici que les affections cutanées et celles ayant pour siège les membranes muqueuses.

Parmi les premières, il est constant que celles qui suivent une marche aiguë sont peu fréquentes ; si l'on en excepte le *lichen tropicus* ou l'*herpes vel scabies indica* de SAUVAGES, qu'on nomme *bourbouilles* dans le pays, éruption de boutons prurigineux auxquels il est accordé par les médecins, comme par le vulgaire, une influence prophylactique non-seulement trop étendue, mais qui ne leur est attribuée que par l'erreur, qui consiste à prendre l'effet pour la cause, et *vice versâ*. Certains érythèmes encore peuvent faire exception à cette règle ; mais si la rougeole, la scarlatine, les variétés de la variole et cette dernière maladie elle-même sont peu communes, en revanche, les dartres rongeantes, le pian, l'éléphantiasis et le mal rouge de Cayenne, qui n'est autre chose que la lèpre, y s'évissent d'une manière remarquable.

Là, comme il en a déjà été question, sont peu fréquentes les affections catarrhales, telles que l'otite, le coryza, l'angine, la bronchite, indispositions si répandues parmi nous. Par une sorte d'exception, la membrane muqueuse oculaire est souvent prise de phlegmasie, et l'ophtalmie n'y est pas moins fréquente qu'opiniâtre, ce qui paraît tenir à la vive lumière et à l'extrême humidité de l'atmosphère.

Mais, bien plus encore que la muqueuse des voies lacrymales, celle qui revêt les organes digestifs est atteinte d'inflammation ; les gastro-entérites les plus graves, celles qui s'expriment par les symptômes adynamiques et ataxiques les plus alarmans, apparaissent journellement et s'offrent sous le type continu ou intermittent. La dysenterie, plus redoutable encore, exerce d'effroyables ravages qu'ont longtemps secondé des traitemens empiriques plus meurtriers que la maladie elle-même ; car la méthode antiphlogistique, *cette source intarrissable de succès pratiques*, n'a pas assez despotiquement étendu son empire sur la thérapeutique d'une maladie qui fait plus de victimes que bien des affections graves réunies ; et, s'il fallait justifier mon opinion à cet égard, c'est aux médecins voyageurs que j'en appellerais : ceux-là, que l'humanité attirent sous tous les climats, ont constamment observé l'extrême gravité de l'inflammation du colon. Ne voyons-nous pas qu'en Égypte la dysenterie ait plus décimé notre armée que la peste elle-même ? Quelle affection endémique plus grave a-t-on à redouter au Sénégal ? Aux Antilles, d'où le nom de *fièvre jaune* nous arrive seul, la colite y fait plus de victimes que le typhus ictérides. Nos braves d'Alger n'ont-ils pas été moissonnés en grande partie par cette affreuse maladie ? C'est donc contre elle qu'il faut se prémunir quand on entreprend une expédition lointaine.

Lorsque j'arrivai à Cayenne, la dysenterie était traitée avec trop de timidité par les médecins *Broussaisistes* eux-mêmes ; leur pratique sur ce point était mêlée du fatras des anciennes doctrines, et les succès qu'ils obtenaient, quoique *bien supérieurs* à ceux de leurs collègues, n'étaient pas assez connus pour leur attirer la juste reconnaissance des habitans.

Comme ce n'est pas sans songer à ces derniers que j'ai entrepris mon travail, qu'il me soit permis d'en reculer un peu les bornes pour exposer les règles qui m'ont dirigé (je dois le dire, pour le principe d'où elles émanent) avec un résultat remarquable dans le traitement de la dysenterie. Rejetant toujours la saignée générale, quel que fût le degré d'inflammation, la jeunesse du malade et son

tempérament sanguin ; recourant constamment à l'application des sangsues , quel que fût le peu d'intensité du mal , l'âge ou la faiblesse du sujet , telle était la base de ma conduite. Mais à cette formule absolue , dont on prévoit que je modifiais l'application d'après les données qui établissent la différence entre le médecin et le vulgaire imitateur , venait s'ajouter l'emploi de l'opium , non pas indifféremment de toutes les préparations de ce médicament , mais de l'extrait gommeux ; le laudanum , si vanté , ne m'a jamais paru équivalent. Tentant compte de sa préparation , on ne doit pas être surpris de ma manière de voir.

J'ai appris indirectement que M. *Calvet* , chirurgien de la marine , avait , dans sa Thèse , frappé ce médicament d'une espèce de proscription absolue. Certes , si c'est à hautes doses qu'il l'a vu employer au Sénégal , si c'est en potion , et comme premier moyen , qu'on en faisait usage dans cette colonie , il n'a pas dû aider au rétablissement des dysentériques , qui ne se trouvent bien de cette substance que lorsqu'elle leur est administrée à très-petites doses et fort étendues ; car ce n'est pas un *effet spécifique* qu'il faut en attendre , mais seulement une action secondaire des moyens antiphlogistiques dont l'emploi exclusif ne serait pas non plus toujours suivi de succès.

Un $\frac{1}{8}$ ou un $\frac{1}{4}$ de grain , noyé dans une pinte d'eau de riz gommée , produit des effets merveilleux. Ajouté à doses aussi minimales dans les lavemens , l'extrait gommeux d'opium nous procurait à Cayenne les résultats les plus satisfaisants , comme j'en ai donné une preuve remarquable lors d'une épidémie qui fit succomber , sur une habitation , les huit premiers nègres qui en furent atteints : seize , aussi gravement malades que les premiers confiés à mes soins , ne fournirent que deux victimes , et encore ces derniers me furent-ils envoyés presque à l'agonie. Le manque et la cherté des sangsues firent qu'on n'en appliqua qu'un petit nombre à l'anus ; mais tout le trajet du colon fut *largement scarifié* et couvert de ventouses.

La fameuse poudre de *Dower* n'a jamais , sous mes yeux , soutenu le parallèle avec l'opium simple que j'employais ; la thériaque et le

diascordium, plus monstrueux encore que la poudre narcotico-sudorifique que je viens de nommer, n'ont semblé des arcanes qu'à des hommes qui perdaient un tiers de leurs dysentériques.

Disons ici, pour qu'il en soit fait une heureuse application dans un pays que je voudrais servir de mes conseils, qu'il est dangereux de se laisser guider dans cette maladie, qu'elle soit aiguë ou chronique, non-seulement par ces hommes qui appliquent aveuglément ce qu'ils appellent un *spécifique*, mais encore par tout médecin qui se montrerait attaché aux anciennes doctrines; car, s'il guérit dans bien des circonstances, dans celle-ci il fera toujours courir à son malade les chances terribles d'un véritable *quitte ou double*.

On ne peut dire un mot sur la thérapeutique de la dysenterie sans parler des astringens : eh bien ! c'est encore là un danger qu'il faut savoir éviter; et quand le mal a résisté entre les mains d'un médecin physiologiste, il faut se garder, par un manque de confiance dans un homme que souvent on appelé trop tard, de céder aux insinuations d'un docteur à l'antique, et encore plus d'un bon habitant qui se croit médecin, parce qu'il traite *forcément* ses nègres, et leur donne quelquefois du nitrate de potasse pour du sel de *Glauber*, ou de l'*émétique* pour du *sulfate de quinine*. Il est, dans ce cas, un parti beaucoup plus sage à prendre, celui de quitter le pays pour cingler vers le nord, conduite qui se rattache à ce principe : que, dans les lieux de fâcheuse endémie, il est on ne peut plus difficile de se débarrasser entièrement des maladies chroniques qu'on y a contractées, disposition qui s'oppose *absolument* à tout acclimatement ultérieur.

Si l'on était bien pénétré de ce principe, il y aurait une conduite administrative à tenir envers les militaires que le sort appelle à servir dans les colonies : celle de ne pas *s'obstiner* à y conserver les hommes qui, dès leur arrivée, présentent des affections dont la marche est *chronique* ou les *récidives fréquentes*; ceux-là ne s'acclimateront jamais, et doivent, sans plus attendre, être renvoyés en France d'une manière *définitive*.

Aussi m'a-t-on vu toujours favoriser de mon opinion l'embarquement des soldats qu'on disait trop faibles pour rejoindre leur patrie, préjugé médical que fortifie quelquefois la crainte des reproches adressés par une administration trop méticuleuse. Peu esclave de pareils considérans, je me suis efforcé d'obtenir, dans les bureaux, que le grenadier Gros fût embarqué avec moi sur la Céline, bien que, dans cette conduite, j'eusse encore à braver le courroux de l'*excellent capitaine* qui nous ramena tous deux en France le jour de notre glorieuse révolution.

En terminant ici ce qui a rapport aux phlegmasies muqueuses, je dois signaler une affection peu grave, et pourtant très-commune dans ce pays : je veux parler des flueurs blanches, provoquées sans doute non-seulement par les causes générales dont nous avons apprécié l'influence, mais encore par des bains locaux dont les dames créoles font un sensible abus, en même temps qu'elles ont toutes, sans exception, la mauvaise habitude du café au lait le matin. Je n'ai parlé de cette affection que pour dire, en passant, qu'elle ne conduit jamais à des altérations plus graves des organes qui en sont le siège, conséquence que nos femmes ont quelquefois à redouter.

Privilégiés sous cette influence, les organes thoraciques sont rarement atteints de phlegmasies graves ; et quand ces affections morbides s'offrent sous le type de la chronicité, elles n'achèment que très-lentement le sujet vers la tombe ; ce qui, pour ce genre d'affections, m'a toujours écarté de l'idée d'envoyer les malades en France, où ils succombent beaucoup plus promptement.

Puisque nous n'avons pour but, en faisant cette excursion pathologique, que d'indiquer les maladies qui prédominent à la Guiane, terminons cette esquisse par les affections cérébrales, par celles qui, combattues avec l'émétique, il n'y a pas long-temps, y faisaient de nombreuses victimes ; ce sont elles qui, compliquant les gastro-entérites, augmentaient la mortalité à tel point, que Cayenne passe encore pour une des colonies les plus insalubres, tandis qu'elle est, au con-

traire , la plus saine de nos possessions lointaines , Bourbon et Pondichéry exceptés.

Dans ce pays , beaucoup d'affections qu'on croit purement cérébrales ne sont que l'expression la plus rapide et la plus allarmante d'une phlegmasie des organes digestifs ; *erreur de diagnostic* dont les conséquences s'apprécient sans commentaires. D'après ce que nous avons exposé touchant les modifications survenues dans le domaine des sympathies , on conçoit que les dispositions du système nerveux sont telles qu'elles permettent des irradiations aussi promptes qu'étendues , phénomène qu'il est essentiel d'apprécier pour combattre le mal le plus près possible de *son origine* , et ne pas prendre , pour ce qu'on appelle vulgairement *coups de soleil* , dans la colonie , des affections qui , quoique graves par elles-mêmes , n'en sont pas moins *secondaires* d'une maladie à laquelle le cerveau ne fait que participer comme l'organe le plus important de l'économie.

Touchant la thérapeutique des maladies aiguës du cerveau il y aurait beaucoup à dire ; mais qu'il me suffise d'énoncer ici que le calomélas est , pour les combattre , un moyen que l'on peut mettre sur la même ligne que toute les évacuations sanguines. Ma pratique sur ce point est aujourd'hui suivie par tous mes collègues de Cayenne , où cette précieuse panacée n'était en usage , avant mon arrivée , que comme vermifuge , tandis qu'il est préférable de l'employer avec toute la hardiesse anglaise que de la ranger parmi les agens peu précieux de la thérapeuthique.

Disons , pour terminer cette digression sur les maladies , que l'hépatite s'observe très-fréquemment à Cayenne ; que la fièvre jaune n'y est que sporadique , et que le choléra-morbus est plus rare encore , ce qui pourrait tenir au peu de transitions journalières qu'on observe dans les phénomènes atmosphériques. Là règne encore avec fréquence et intensité l'émencéphale , tout le cortège des névroses et l'affreux tétanos.

SECTION IV.

Hygiène.

Je ne tracerai seulement ici que quelques règles d'hygiène générale propres à guider, dans le maintien de sa santé, l'Européen qui va se soumettre au climat de la Guiane, renonçant à traiter cette partie de ma Dissertation avec toute l'étendue que comporte un pareil sujet.

Il n'est pas indifférent de débarquer à Cayenne à telle ou telle époque ; la plus convenable est, sans contredit, la saison que nous avons appelée *humide*, et qui dure de décembre en juillet, la riche constitution de l'Européen ayant moins à souffrir de l'humidité que de la chaleur qu'il aurait à supporter en juillet, août, septembre et octobre, mois où les maladies les plus meurtrières de ce climat sévissent avec intensité.

Ne m'attachant dans ce court exposé qu'aux choses les plus essentielles, je dirai, relativement à la lumière solaire, que les inconvénients qui résultent du haut degré que nous lui avons reconnu doivent être soigneusement évités, comme ceux qui, découlant de la même source, se rattachent à l'élévation de température, et plus spécialement à l'insolation directe. Sous ce point de vue, l'individu qui a déjà franchi le tropique pour gagner la Guiane doit dès-lors se garantir de l'action immédiate du soleil : le fuir par incommodité ne suffit pas, il faut l'éviter comme son plus grand ennemi ; et quand on s'y expose, ne le pas braver avec un chapeau de paille qui ne soit d'un tissu serré, offrant de l'épaisseur, et dont l'opacité ne soit augmentée par un cartonnage ou des doublures dont l'apprêt atteigne le même but ; se coiffer avec un chapeau léger d'Italie, à l'instar de ceux que portent les dames, ou placer sur sa tête un de ceux confectionnés avec de petits tubes de paille cylindriques qui ne sont que juxtaposés, c'est tout simplement se mettre à l'abri d'un crible, et braver, dans

une fâcheuse incurie, l'influence d'un astre dont les rayons peuvent être mortels, comme ces flèches empoisonnées dont il a fécondé le venin sous les cieux ardents des tropiques.

Qu'un chapeau de paille ainsi construit offre une forme haute, de larges bords, une surface dont le poli augmente la propriété rayonnante, et l'on aura satisfait à l'indication la plus positive. Aérer l'intérieur du chapeau par de petits trous pratiqués latéralement et sur le sommet est encore une bonne précaution. La tête ainsi couverte, on pourrait, ce me semble, à l'abri du parasol, se dispenser d'ajouter à sa coiffure deux ou trois mouchoirs, quelquefois en coton et de couleur sombre; pratique dont l'inconvénient se trouve accru par l'application sur la tête de feuilles d'arbres encore humides. Je crois que, s'il est bon de placer quelque intermédiaire entre le cuir chevelu et les parois du chapeau, il faut donner la préférence à une gaze légère, rendue ferme d'apprêt, et disposée en draperie froncée que pourraient maintenir quelques points d'aiguille. De cette manière, le tissu ne vient point charger la tête en l'échauffant, ce qui a lieu en suivant l'usage que je condamne. Pour terminer cet article, déjà fastidieux, je dirai que les chapeaux de feutre blanc, à poil lisse, peuvent fort bien, et plus facilement dans le commerce, remplacer ceux de paille confectionnés comme je l'ai indiqué.

Quant au parasol qui doit couronner tout cet échafaudage de coiffure, il est prudent d'en faire usage, autant pour les yeux que pour l'encéphale; mais il faut savoir que les couleurs sombres, qui sont de mode aujourd'hui en France, ne doivent pas jouir de la même faveur à Cayenne, où le bleu et le vert seront préférés.

L'intensité de la lumière la rend assez redoutable, surtout soutenue qu'elle est dans son effet sur les yeux par la présence dans l'air d'une poussière fine et rougeâtre. Il faut donc en garantir l'organe de la vue par l'usage des verres colorés, mais, dans leur emploi, ne pas prendre encore des nuances assez fortes pour obliger l'œil à une sur-activité mécanique qui fasse plus que compenser l'atténuation de la

lumière obtenue par la coloration des conserves , qui toutes doivent être garnies de taffetas de même nuance que les verres.

Le peu de variations journalières dans la température permet d'adopter à la Guiane tous les genres d'habillement. L'habitude en consacre bientôt l'inocuité, et les rend tous supportables, soit qu'on donne la préférence à ceux qui maintiennent la chaleur, soit qu'on recherche, au contraire, ceux qui, en nous isolant moins du dehors, facilitent l'évaporation de la sueur et une action plus immédiate de l'air sur l'enveloppe cutanée. Cependant il est reconnu en principe, que des vêtemens d'un tissu frais et léger, de larges dimensions, conviennent aux habitans des pays chauds; aussi ce sont ceux là que je crois qu'il faut adopter; il y a d'autant moins d'inconvéniens à s'y accoutumer, que de brusques transitions ne viennent point vous surprendre comme cela s'observe dans plusieurs pays méridionaux. La sueur ne pouvant être supprimée ni refroidie qu'en s'exposant inconsiderément à la violence du vent ou d'un courant d'air, l'habillement complet peut consister en tissus de fil depuis la chemise et les bas jusqu'aux vêtemens les plus extérieurs. Ce costume, vraiment colonial, est du reste très-élégant, et devrait, comme chez les Anglais et dans l'Inde, être toléré pour les plus graves personnages, à qui l'étiquette prescrit l'habit de drap et tous les accessoires de toilette en usage parmi nous. Sous ce rapport, on peut reprocher aux habitans de Cayenne d'être plus esclaves des modes qui paraissent en France qu'amateurs de leurs aises, qu'ils savent ensuite si bien prendre pour des choses moins importantes.

Un lit large, peu élevé, formé d'une pailleasse et d'un sommier de crin, recouvert de draps de fil, est préférable à tout autre; là, les couvertures sont inutiles, avec la précaution de ne pas dormir les croisées ouvertes, chose dangereuse en tout pays. Si je veux que le lit soit peu élevé, c'est pour avoir plus d'air sous la moustiquaire, qui, souvent, n'offre pas la hauteur et les dimensions convenable. Il m'est arrivé, couchant sur les habitations, d'étouffer sous ce préservatif des milliards d'insectes qui, pendant la nuit, voltigent autour

de votre couche. Aucune règle ne préside au choix des moustiquaï-res ; on n'en voit pas deux semblables : il en est dont le tissu ne permet que très-faiblement la circulation de l'air , ce qui est très-malsain. L'étoffe de fil , qu'on appelle *brin* , quoique peu élégante , m'a semblé la meilleure ; mais si les mailles en étaient plus larges et le fil moins épais , elle n'en serait que plus convenable. Les couronnes ne conviennent pas pour fixer la moustiquaire , parce qu'elles ont l'inconvénient d'en rétrécir beaucoup les parois supérieures , ce qu'il faut éviter en fixant le *brin* ou la mousseline sur quatre gaules de mêmes dimensions que le lit , et élevées à la hauteur du plafond de l'appartement ; de cette manière on évite tous les inconvéniens reprochés à l'isoloire des insectes.

N'insistant que sur ce qui est de premier intérêt , nous dirons des bains , que l'usage en est général à Cayenne , mais qu'ils sont pris sans les précautions et le discernement convenables ; les ablutions partielles , surtout , doivent fixer notre attention.

Est-on sorti sous l'ardeur du soleil , on rentre quelquefois avec du vertige et de la pesanteur de tête , disposition qu'on est dans l'usage de combattre par des lotions froides sur le cuir chevelu. L'étranger se plaint-il de ce malaise , vite on lui sert une cuvette d'eau acidulée avec le vinaigre ou le jus de citron , pratique convenable , mais avec l'attention de s'essuyer bien la tête , d'enlever avec un linge la sueur dont elle est baignée , et d'attendre aussi quelque temps que le sang ait cessé de se diriger surabondamment vers l'encéphale , conseil rarement donné , et suivi encore avec plus de négligence ; aussi en résulte-il quelquefois des affections cérébrales qu'on impute à l'influence solaire , et qu'il ne faut attribuer qu'à l'imprudence que je viens de signaler.

Les organes cérébraux , garantis par leur boîte osseuse , sont moins exposés que ceux renfermés dans la tunique vaginale aux phlegmasies provenant de la cause indiquée plus haut. Les bains de siège froids et rendus astringens sont d'un usage encore plus pernicieux

que les épithèmes réfrigérans qu'on s'applique sur la tête. Le désir de tonifier la peau du scrotum par l'astiction du froid fait que la plupart des hommes sont dans l'habitude de se plonger les parties génitales dans une baille d'eau fraîchement tirée du puits, et d'y rester plus ou moins long-temps. Si dans ce cas ils essuyaient préalablement l'humeur de la transpiration abondante qui a lieu dans cette région du corps, et qu'ils attendissent un certain degré de refroidissement, une pareille habitude serait moins pernicieuse ; mais la plupart y songent-ils ? Aussi pourrait-on compter à Cayenne les hommes qui n'ont jamais offert d'inflammation soit aiguë, soit chronique des organes génitaux. Si l'on voulait alléguer que je donne trop d'importance à l'action des bains froids comme cause déterminante des *hydrocèles* et des *sarcocèles* nombreux qu'on observe dans ce pays, je répondrais que ces maladies sont plus spécialement le partage des hommes à qui leur position sociale permet l'emploi des moyens de propreté ; que les soldats de la garnison, égalant à eux seuls le reste de la population blanche, ne sont pas plus fréquemment atteints de phlegmasies testiculaires qu'en Europe. D'ailleurs, pour généraliser d'une manière plus étendue et plus philosophique, je ferai remarquer que les peuples asiatiques, adonnés à l'usage des ablutions dont j'accuse ici l'influence, sont on ne peut pas plus sujets aux maladies qui nous occupent. Les habitans des bords du Nil, qui plusieurs fois le jour viennent religieusement s'accroupir pour se laver les enveloppes scrotales et le pénis ont fréquemment présenté à M. Larrey cette dégénérescence particulière du tissu cellulaire à laquelle ce célèbre chirurgien réserve seul le nom de *sarcocèle*. L'*hydrocèle* de la tunique vaginale n'y est pas moins répandue, remarque qui n'a échappé à aucun des chirurgiens de la marine qui, comme moi, ont fréquenté les mers du Levant.

Que les habitans de Cayenne tiennent donc un compte spécial du conseil que je leur donne, de ne point recourir à l'usage des bains froids s'ils veulent voir diminuer la fréquence des *hydrocèles* et *sarcocèles* qu'ils m'ont offert en tel nombre, que j'ai, dans l'espace de

deux ans, opéré sur une population très-minime , plus de vingt hydrocèles et cinq sarcocèles confirmés.

Quant aux bains généraux , ils sont de la plus grande utilité , non-seulement pour entretenir la souplesse et l'éclat de la peau , mais pour porter leur action sédative sur la circulation , le système nerveux et l'ensemble des viscères contenus dans l'abdomen. La muqueuse digestive surtout réclame , plus sympathiquement que tout autre organe , l'immersion prolongée du corps dans une eau à la température de 20 à 25 degrés ; les bains tièdes sont , pour l'usage domestique , ceux qui me paraissent les plus salutaires , attendu qu'ils ne sont suivis d'aucune réaction , phénomène qui ne doit être provoqué que d'après les indications que le médecin seul est apte à saisir. Relativement à leur fréquence , je crois qu'il suffit d'en prendre trois par semaine ; les réitérer plus souvent , c'est s'affaiblir et émousser entièrement , sous l'influence de l'habitude , l'effet salulaire qu'ils peuvent produire.

Le régime est , sans contredit , la partie de l'hygiène la plus importante , celle dont les lois sont le plus fréquemment enfreintes , et dont la transgression a les plus graves conséquences ; pénétré de ces vérités , je désirerais donner à cet article tout le développement qu'il comporte ; mais ne voulant pas franchir certaines bornes , c'est encore en raccourci que je traiterai de l'usage des boissons et des alimens.

Dans l'emploi de ces derniers , on ne saurait prescrire d'une manière exclusive ceux qui nous sont fournis par les règnes végétal ou animal ; mais ceux qui appartiennent à la première division doivent être d'un usage plus général et plus étendu que les derniers , dans un pays où la chaleur et l'humidité affaiblissent l'action digestive ; la nature elle-même nous met sur la voie , et nous porte à préférer les alimens qui exigent le moins d'énergie pour leur élaboration. Pourquoi faut-il que , contrariant ses vues , on en vienne presque irrésistiblement à des préparations qui n'engendrent que des besoins men songers , et donnent à nos organes une force d'emprunt qui ne

manque pas , après chaque stimulation , de les jeter dans un état de débilité encore plus prononcé.

L'appétence factice que provoquent certains condimens , en faisant naître le goût d'alimens trop substantiels , ne donnent que la faculté apparente de les digérer ; et s'ils passent sous leur influence plus facilement dans les premières voies , ils n'y déposent pas pour cela plus de molécules réparatrices que l'économie n'en réclame ; ou , s'ils activent forcément l'absorption du chyle , le surcroît de nutrition qui en résulte peut avoir de plus graves inconvéniens , que ceux qui seraient le résultat d'une excitation bornée à l'estomac et au tube digestif.

De ce peu de considérations physiologiques découle naturellement le précepte de ne pas s'attacher à acquérir , par l'ingestion des stimulans , un appétit qui devient ensuite la source d'habitudes nuisibles et de goûts dépravés ; il vaut beaucoup mieux ne prendre , en fait d'alimens , que ceux que nous appétons naturellement et que nous pouvons digérer sans auxiliaires ; suivre une conduite opposée , c'est se créer des causes personnelles de maladies inévitables.

D'après les considérations que nous venons d'émettre , le régime doit se composer de végétaux frais et d'une petite quantité de principes animalisés ; parmi les viandes , celle des jeunes animaux , dont la chair est blanche , doit être préférée. Le gibier , si abondant à Cayenne , ne doit être pris qu'avec beaucoup de modération , car les viandes noires et trop succulentes sont , dans tous les pays chauds , d'un usage fort insalubre. La même réserve devrait être observée relativement aux préparations de MM. *Appert* et *Collin* , comestibles dont l'usage s'étend beaucoup trop à Cayenne , où les moutons truffés , les pâtés de foie d'oies , etc. , paraissent journellement sur les tables ; ces alimens , quoique bien conservés et apprêtés avec tout le raffinement de l'art culinaire , n'en sont pas moins indigestes pour des estomacs qu'une chaleur de 28 degrés a dès long-temps affaiblis. Certes , Cayenne n'est point approvisionné de troupeaux aussi riches que le sont les colonies de nos voisins de la Guiane ; mais ses res-

sources en ce genre lui permettent encore de mettre le *pot au feu* sans avoir recours aux bouillis des conservateurs de France, dont l'industrie ne devrait pas s'étendre aux pays qui en repoussent les produits.

Les poissons les plus fins et les plus variés s'offrant sur les côtes de la Guiane avec une abondance remarquable, constituent un aliment dont l'excès seul peut devenir nuisible; aussi cette ressource est-elle journellement mise à contribution pour l'indispensable *pimentade* du déjeuner, mets qui n'est pas chez tout le monde assaisonné comme son nom semble l'indiquer, et qui, exempt d'aromates, présente une excellente nourriture jointe au très-mulacigineux *calalon* (*hibiscus esculentus*, L.), famille des malvacées; addition préférable à toutes les épices, surtout pour le poisson, qui contient déjà plus ou moins d'ammoniaque, principe fort excitant.

Forcé de nous borner à de simples généralités, nous ne saurions indiquer l'usage de tel ou tel aliment en particulier : qu'il nous suffise de répéter en peu de mots, que la base du repas doit se composer de végétaux, d'une certaine quantité de poisson ou de viandes blanches et légères; en observant cette règle, on n'aura point à essuyer les dangers et la fatigue des indigestions, source première de tant de maladies graves.

Relativement à l'heure et au nombre des repas, il me semble que les habitudes, sous ce rapport, n'ont rien qu'on doive contrôler : neuf heures du matin et cinq du soir, sont les deux momens où l'on se met à table, en évitant les extrêmes de la chaleur.

Quant aux boissons, le vin est à peu près la seule en usage à table; éviter ceux du Midi, qui sont trop alcooliques, et leur préférer ceux de Bordeaux, dont le principe astringent et tonique soutient les forces digestives sans surexciter toute l'économie à la manière des diffusibles; voilà la règle à suivre à cet égard, avec le soin encore de proscrire tous ces vins de liqueurs que le commerce engendre sans le secours de la vigne.

Le coup du milieu, encore en usage dans certaines maisons, et qui

consiste dans un petit verre de rum ou de tafia , est un véritable coup de poignard , qu'il faut savoir détourner de son chétif estomac.

Le café au lait se prend de grand matin ; tout le monde , sans exception , en consacre l'usage pernicieux. Les estomacs robustes , les tempéramens lymphatiques et blafards supportent sans beaucoup d'inconvéniens cette boisson peu nutritive ; mais les enfans , les femmes et les individus nerveux , dont la fibre est irritable , devraient s'en abstenir. Il est fâcheux que l'habitude parle plus haut que la sensation et le raisonnement ; en vain se sent-on l'estomac creux et toute l'économie dans un état d'agitation et de débilité après avoir pris cette liqueur chérie , il faut y revenir. Renoncer au café au lait est un sacrifice dont les individus les plus sages et les moins attachés à leurs habitudes ne sont pas capables ; c'est donc sans espoir de réforme sur ce point que nous alléguerons que les gastrites chroniques et toutes les anomalies digestives qui les accompagnent en sont le résultat fréquent , de même que les flueurs blanches , rien de tout cela n'y fera jamais renoncer. D'ailleurs que pourrait-on prendre ? Le chocolat ne convient qu'à quelques estomacs , le lait pur est insipide ; les panades , on n'en saurait manger quelques jours de suite sans éprouver une satiété définitive. Il faut cependant prendre quelque chose le matin , et la médecine devrait le prescrire , puisque les progrès de la cuisine n'offrent rien d'équivalent à la boisson qu'elle condamne ; ce qui prouve que les médecins doivent s'attacher à la découverte d'un aliment dont l'usage puisse se généraliser avec la même faveur que le café lacté , auquel ils reprochent tant d'inconvéniens.

Relativement aux boissons usitées entre les repas , la bière , la limonade et le punch froid sont d'habitude :

La bière qu'on boit dans les colonies est , en général , un mauvais rafraîchissement , attendu qu'elle y parvient presque toujours altérée , c'est à dire qu'elle est lourde , trouble et poisseuse , et que sa saveur est quelquefois des plus désagréables. Ainsi détériorée , cette boisson donne des coliques , des indigestions et la diarrhée ; elle peut même

provoquer le choléra-morbus , comme j'en ai vu un exemple. Il faut donc n'en boire qu'avec défiance , et seulement , lorsque , vive et pétillante , elle réunit toutes les qualités qui la rendent aussi saine qu'agréable. Une précaution toujours bonne , c'est de la couper avec de l'eau.

La limonade est une boisson rafraîchissante qui , prise avec modération , est d'un usage fort avantageux dans tous les pays chauds , où les acides conviennent non-seulement étendus d'eau , mais comme assaisonnant presque tous les mets , et nous ne saurions qu'approuver le parti qu'on en tire sous ce rapport à Cayenne.

Le punch froid , peu alcoolisé , convient dans les temps humides et nébuleux , après une marche fatigante , et de préférence à la limonade quelques heures après le repas.

Pour résumer ce qui concerne l'usage des boissons prises dans le courant de la journée , rappelons un précepte bien connu , celui de ne pas les mélanger , en acceptant dans une maison de la bière , dans une autre de la limonade et du punch ; cette imprudence étant plus à redouter encore que celle qui consiste à tenir la même conduite dans un diner où tant de vins et de liqueurs sont offerts aux convives , car alors l'estomac , rempli d'alimens , peut mieux supporter de tels mélanges que dans son état de vacuité.

De même que nous avons interdit l'usage des épices et des condiments en général , nous n'approuvons pas davantage l'habitude de se préparer au repas par la prise d'aucune liqueur dite *stomachique* , telle que le bitter , l'absinthe , etc. ; les diverses élixirs doués de propriétés analogues , ainsi que la rhubarbe et le poivre blanc , sont des auxiliaires , qui , à la longue , dépravent plutôt l'estomac qu'ils ne le fortifient. Quand l'appétit diminue ou que la digestion s'accomplit moins facilement , c'est dans l'exercice , les bains de mer , une demi-diète observée pendant quelques jours , qu'il faut puiser une nouvelle aptitude gastronomique , en se gardant bien de recourir aux émétiques ou aux purgatifs. D'ailleurs il n'est pas de circonstances , à mon avis , où l'on puisse faire usage de tels médicaments sans la

prescription de son médecin, qui, en pareil cas, n'ordonne une limonade légèrement laxative qu'avec la plus grande réserve, persuadé qu'il est, qu'il ne faut pas tourmenter les organes digestifs dans cet état d'inertie momentanée où ils tombent quelquefois, à la suite d'excès de table ou d'une fatigue générale de l'économie.

Entretenir la sueur sans la provoquer, maintenir la liberté du ventre par les bains, l'exercice et quelquefois les clystères, est une précaution qu'on ne doit pas négliger. Sous un climat aussi énervant, il ne faut sacrifier aux grâces qu'avec réserve, et se garantir surtout du contact des femmes de couleur, près desquelles on contracte les affections cutanées les plus graves et les plus dégoûtantes. Les dartres rougeâtres, le pian et la lèpre, dont les blancs sont quelquefois atteints, ne reconnaissent pas d'autres causes.

Les saignées de précaution, les écoulemens habituels d'humeurs par les exutoires de la peau, et les évacuations que déterminent les vomitifs et les purgatifs, sont des déperditions dont il faut se garantir. C'est toujours dans la vue de s'acclimater que ces pratiques sont suivies; mais on doit savoir que l'acclimatement, s'opérant d'une manière lente et progressive, ne saurait être précipité dans sa marche, et qu'en appauvrissant l'économie d'une manière subite et artificielle, on la dispose bien davantage à ressentir l'atteinte des causes générales de maladies, en même temps qu'on lui imprime souvent une impulsion morbide émanant directement des moyens prophylactiques mis en usage.

Touchant les actes journaliers de la vie, nous pensons que l'instant du lever doit être celui où le soleil monte à l'horison; un séjour plus prolongé au lit ne s'aurait qu'amollir; et bien qu'en s'éveillant, on se trouve quelquefois plus fatigué qu'au moment de se coucher, il ne faut pas céder à cette sensation, qui conduit trop directement à l'indolence. La promenade du matin sur le bord de la mer donne de la vigueur pour le reste du jour; il est bon de s'y livrer, avec l'attention de rentrer chez soi sitôt que le soleil commence à darder ses rayons avec quelque intensité.

La vie sédentaire , quand elle ne s'accompagne pas de travaux physiques ou intellectuels trop fatiguans , est peut-être préférable à l'activité du dehors , qui expose trop directement à l'action du soleil et des autres intempéries du climat. Cependant il ne faut pas être ce qu'on appelle *casanier* ; mais , quand on le peut , éviter de sortir et de vaquer à ses affaires pendant l'ardeur du jour. Cette nécessité , pour beaucoup d'individus , est une cause puissante de maladie , et établit peut-être à elle seule la différence de mortalité qu'on observe entre les femmes et les hommes. Le sexe est vraiment privilégié sous ce rapport ; aussi voit-on beaucoup de veuves ou de femmes remariées à Cayenne.

Les soldats , les matelots et les gens du peuple , ceux qui s'exposent sans ménagement à l'action des causes atmosphériques de maladie , sont les individus pour qui ce climat est le plus meurtrier. Je n'ignore pas que l'usage du tafia et tant d'autres excès qu'ils commettent journellement ne doivent entrer en ligne de compte ; mais je persiste à penser que dans leur genre de vie l'habitude de s'exposer au soleil , pendant des heures entières et sans aucunes précautions , ne leur soit des plus pernicieuses , aussi les cas rares de fièvres jaunes que nous avons observés à Cayenne étaient-ils tous relatifs à cette espèce d'hommes.

L'heure du coucher , pour les gens qui ne sont pas épuisés par les travaux de la journée , peut être tardive , la promenade du soir étant , à mon avis , aussi salubre qu'agréable. Entre les tropiques les nuits sont d'une fraîcheur délicieuse , dont on n'a rien à redouter *tant qu'on est en mouvement* ; là , le ciel conserve son azur après le coucher du soleil , une lune plus radieuse , des étoiles plus scintillantes qu'en Europe prêtent un nouveau charme à la contemplation de la nature , dont les productions , en général plus grandioses , étonnent l'observateur et flattent l'imagination. Les descriptions poétiques les plus animées ne peindront jamais le luxe d'ornemens qui décorent les forêts américaines , éclairées du flambeau romantique de l'astre des nuits.

Relativement aux sensations , on doit plutôt s'attacher à les émousser qu'à les rendre vives et étendues , afin de combattre une influence déjà trop active. Ne se créer aucun besoin factice , satisfaire à ceux qui sont naturels avec modération , est une règle que je crois bonne à observer , alors que l'économie tend irrésistiblement vers une surexcitation vicieuse. Il serait trop long d'analyser ici un pareil précepte , dont les indications seront du reste facilement saisies par ceux auxquels il s'adresse.

Quant aux affections de l'âme , que saurait-on prescrire de général ? Indépendantes de la volonté , elles naissent en nous pour le plaisir ou la douleur sans que nous y participions toujours activement ; rechercher celles qui sont agréables , fuir celles qui sont pénibles , est une tactique que contrarient incessamment nos relations journalières.

Ce que nous avons dit de l'état de l'organe pensant sous le climat de la Guyane nous avertit assez qu'il est à ménager ; qu'un travail d'esprit trop opiniâtre le disposerait aux affections les plus graves : aussi l'imagination , la mémoire et les autres fonctions psychologiques tendent-elles vers une inertie qu'il est dangereux de vouloir surmonter avec trop d'efforts et d'obstination. Il faut donc savoir , pour ainsi dire , se complaire dans un certain degré d'*apathie* et d'*indifférence* , en évitant l'*égoïsme* , défaut qu'il est , du reste , bien rare de rencontrer chez les colons , qui sont , au contraire , de tous les hommes les plus sympathiques et les plus compatissans aux maux d'autrui. Il semble que chez eux les sentimens affectifs prennent d'autant plus d'empire qu'ils sont moins absorbés dans les conceptions scientifiques. Quel voyageur n'a eu à se louer de leur hospitalité vraiment fraternelle ? Quel homme malheureux n'a trouvé plus d'assistance sur le sol américain que dans ses propres foyers ?

L'étranger qui habite parmi eux s'est bientôt créé des affections capables d'atténuer la mélancolie qu'inspire toujours l'éloignement de la patrie et la privation des êtres qui nous sont chers. Malheur à celui qui ne sent naître en lui des sentimens d'attachement pour le

sol et ses habitans. Toujours préoccupé des souvenirs de son pays, il doit s'empressez d'y retourner, s'il veut éviter la déchirante nostalgie, cette plaie du cœur que les médicamens ne parviendront jamais à guérir !

Pour moi, touché de l'accueil que m'ont fait les habitans de Cayenne, je n'aspire qu'à retourner parmi eux et leur rapporter le fruit de mes veilles parisiennes. Puisse ce travail leur être utile, et contribuer à me conserver la confiance dont ils ont daigné honorer mes débuts dans la pratique médicale.

PROPOSITIONS.

I.

L'influence du climat sur l'homme n'est pas moins réelle que celle de l'organisation sociale du pays qu'il habite, l'une et l'autre agissant à la fois sur le physique et le moral.

II.

Sous l'empire de l'habitude, un air malsain maintient quelquefois mieux la santé qu'un air pur et salubre.

III.

L'ensemble des causes morales qui agissent sur l'homme peut le rendre plus sensible à l'action du climat, comme elles sont quelquefois de nature à neutraliser entièrement cette influence.

IV.

L'échange que font les différens peuples des objets de leur industrie et des productions de leur sol natal complique à tel point l'influence des causes physiques, qu'il est devenu pour les modernes plus difficile que pour les anciens de faire la part du climat relativement aux modifications qu'il imprime à l'économie.

FIN.